

A la Colline, tg STAN débarrasse «la Cerisaie»

Spectacle

La compagnie flamande réactualise la pièce de Tchekhov en fixant le cadre d'une fin inéluctable. Parfois le froid oblige à marcher de long en large, ce qui ne facilite pas l'écriture, mais aiguise la pensée. C'est en substance ce que note Tchekhov dans une lettre à sa femme, en 1902, deux ans avant la rédaction de *la Cerisaie*, sa dernière pièce - il gèle trop pour qu'il s'y mette tout de suite. Il aimerait écrire un vaudeville, ou au moins une pièce drôle, mais s'enfoncé dans un glacié existentiel.

Faillite

Début 1903, il n'a pas écrit une ligne - il est toujours dans sa datcha blanche, près de Yalta, et elle n'est pas chauffée. Les quatre actes de sa pièce sont «*dans sa tête*», et il prévoit qu'il l'écrira du 20 février au 20 mars, un mois devrait suffire pour boucler l'affaire. Le 11 avril, il menace sa femme de ne pas écrire une ligne, et le 28 juillet, alors qu'il n'y a «*pas de canicule, pas de poussière, un temps verdoyant*», la pièce est toujours en travaux. Mais cette fois, Tchekhov accuse autant sa « *paresse*» que «*le beau temps*». On peut surtout supposer que *la Cerisaie*, pièce qu'il appelait «*comédie*», lui tenait trop à cœur pour qu'il s'en débarrasse. Ce qui est précisément le sujet de la pièce : comment s'arracher ? On doit partir, on le sait, mais peut-on seulement l'imaginer ? En attendant, restons. Jusqu'à nous dissoudre dans l'espace ou les mots, «*à petit pas*», comme englués. Il ne voyait pas de quoi parlait sa pièce.

Grande verrière qui laisse passer les courants d'air, stores cassés vénitiens avec fils qui pendouillent, sol en carrelage, chaises des années 70 entassées dans un coin et, au fond de la scène, une toile qui donne sur le parc. On pourrait être aujourd'hui ou hier, dans n'importe quelle maison de campagne pourrissante qui fut aimée et vivante, ou dans des bureaux en déménagement, à condition, est-il précisé dans le programme, que leur superficie soit de 1 500 terrains de football. *La Cerisaie*, vu par le collectif tg STAN, ne ressuscite pas la Russie fin de siècle, et n'enferme dans aucune nostalgie, mais parle de chacun d'entre nous, au présent, dans son impossibilité d'anticiper sa faillite prochaine. Que faire lorsqu'on n'est plus rentable ? Peut-on vraiment se résoudre à raser ses cerisiers afin d'y construire des lotissements pour touristes, comme le propose le fils de l'ancien serf ? Ou vider ses poches, comme Lioubov, ruinée, surendettée et surdépendante, qui retourne dans sa demeure après cinq ans passés entre Paris, Meudon et diverses amours catastrophiques ? Jolente de Keermaeker l'interprète comme une joyeuse femme un peu maniaque, qui s'exalte régulièrement et s'effondre aussi vite, son jeu accentue les coqs-à-l'âne du texte, elle passe de la noyade de son petit garçon, Grida, dans la rivière du domaine à un orchestre juif, toujours existant, lui. Pourquoi ne pas organiser «*une petite soirée*» musicale ?

Diction

Les pensées désagréables sont chassées comme des mouches et la fête est l'un des moments les plus forts du spectacle, où les acteurs dansent, certes, mais séparés et jusqu'aux aurores, tandis que le déménagement se poursuit. Les costumes, contemporains sans être précisément datés, renvoient à un passé proche. La traduction renforce la proximité du spectateur avec la pièce, en supprimant tout exotisme - pas de moujik ici, ni de datcha. Et curieusement, même les accents étrangers - entre le flamand et le russe - et la diction très articulée des acteurs multiplient le sentiment de familiarité.

La Cerisaie d'Anton Tchekhov m.s. tg STAN Théâtre de la Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020. Jusqu'au 20 décembre.